

La Chine dans la peau

Du même auteur

- Faux et usage de faux*, coll. « Littératures », Orizons, 2009
Du côté de l'ennemi, coll. « Littératures », Orizons, 2010
Filages, coll. « Littératures », Orizons, 2011
L'Horreur parturiente, coll. « Littératures », Orizons, 2012
Museum verbum, coll. « Littératures », Orizons, 2012
Zapping à New York, coll. « Littératures », Orizons, 2013
Proust, Maître d'œuvre, coll. « Profils d'un classique », Orizons, 2015
Épidémie, coll. « Littératures », Orizons, 2015
Le sexe est bohème, coll. « Littératures », Orizons, 2015
Eva et Maad, coll. « Littératures », Orizons, 2016
La jeune fille qui n'aime pas l'été, coll. « Littératures », Orizons, 2017
Dieu... ce Saharien ?, coll. « Littératures », Orizons, 2018
La leçon de l'espion, coll. « Littératures », Orizons, 2018
La Chine dans la peau, coll. « Littératures », Orizons, 2018

Lucette Mouline

La Chine
dans la peau

 **Orizons**
2018

Dans la même collection, depuis 2012

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014
Andrée Montero, *Le frère*, 2014
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Procès à la mémoire de mon ombre*, 2015
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015
Patrick Corneau, *Vies épinglées*, 2015
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de pommes*, 2015
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée, Journal, Le Voyageur éparpillé*,
tome V, 2015
Henri Heinemann, *Et puis...*, 2015
Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015

A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015
Lucette Mouline, *Épidémie*, 2015
Lucette Mouline, *Le sexe est bohème*, 2015
Max Memmi, *Les femmes de Jean*, 2015

Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016
Jean-Louis Delvolvé, *Octogénèse ou le sourire de Tagès*, 2016
Robert Havas, *Parlons rat*, 2016
Fanny Lévy, *Dieu compte les larmes des femmes*, 2016
Pierre-Jean Memmi, *La promesse*, 2016
Lucette Mouline, *Eva et Maad*, 2016
Robert Poudérou, *Quelqu'un*, 2016

Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Les miroirs ardents*, 2017
Caroline Barbier-Beltz, *La passion d'Isaac*, 2017
Monique Lise Cohen, *Métamorphose au ciel des solitudes*, 2017
Solange Combe, *L'Hôtel de Paris*, 2017
Chantal Danjou, *Les jardins d'essais*, 2017
Chantal Danjou, *Journal de la main*, 2017
Raymond Espinose, *Distances, Carnets 2012-2015*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017
Mahmoud-Turki Khedher, *Les Funérailles de l'Éclipse*, 2017
Max Memmi, *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017
Luisa Valenzuela, *Le masque sarde — Le profond secret de Perón*, 2017

Daniel Cohen, *Le Trésor familial des rythmes*, 2018
Maurice Couturier, *Le Rapt de Lolita*, 2018
Paul Messerschmitt, *Le complexe d'Hercule*, 2018
Lucette Mouline, *Dieu... ce Saharien ?*, 2018
Lucette Mouline, *La leçon de l'espion*, 2018
Lucette Mouline, *La Chine dans la peau*, 2018

Pour la collection complète des publications « Littératures »,
depuis 2018, voyez en ligne : www.editionsorizons.fr

Prologue

Pékin le 12 mars 1992.

« Je m'apprêtais à partir en Afrique du Sud pour les vacances du Nouvel An chinois quand j'ai reçu ta lettre. À mon retour d'autres obligations m'attendaient comme le dossier d'inscription sur la liste d'aptitude aux fonctions de Maître de Conférences... Ceci dit tout à fait d'accord pour te laisser l'appartement à Pékin en août...

Nous quitterons la Chine aux environs du 8 juillet. Je crois qu'il serait bon qu'on te donne les clés en France, sauf si quelqu'un demande l'appartement pour juillet mais de toutes façons nous avons des doubles et c'est quand même mieux qu'on essaie de se voir fin ou mi-juillet quand tu pourras.

J'attaque le deuxième « petit » semestre en pensant fortement à réécrire les articles que j'ai produits ces dernières années en Chine car j'ai un peu moins de travail avec mes étudiants. À juillet donc... »

Contact

Voir Pékin

L'opportunité est exceptionnelle. Je ne peux raisonnablement fermer les yeux sur ce coup de pouce du destin. C'est plus, aussi. Je ne crois pas au hasard mais aux appels. Aux ardeurs éclairées venues d'en-haut. La Chine fait partie d'une de ces fatalités, de ces nécessités menaçantes, ruineuses. Obéir au départ, se quitter. Se renoncer pour se rencontrer sous peine d'être inapte à parcourir le temps. Il en est ainsi pour toutes les audaces irresponsables, les absences à soi, les failles qui fissurent une existence afin de la construire avec une autre application, une énergie différente.

J'ai affaire à forte partie. La Chine est la plus ancienne civilisation vivante de notre planète. Son gigantisme lui confère une aura qui scintille sous mes regards où l'inquiétude bourgeoise de rigueur commence à trembler, narguée par la flamme des folies. Un pays à l'échelle d'un continent. Il y a longtemps que j'y pense. Une domination, un fantôme puissant qui semble maintenant m'avoir investie dès ma naissance et presque avant. J'ai fait plus que d'en rêver. Je me suis fondée dans le désir de rejoindre le lointain absolu, l'Extrême Orient, un orient extrême, confondu avec un mystère savoureux, terriblement concret. Je sais tout de ce pays ; je connais tout de lui à force d'avoir parcouru, déchiffré, depuis que je sais lire, les innombrables documents qui le concernent. Les « chinoiseries » dont parlait ma grand-mère, c'étaient des

complications agaçantes qui déchaînaient des disputes, c'était un univers de mystères subtils, un dédale de contradictions dans lesquelles l'esprit se perdait. Attirante et dangereuse, la Chine a reçu en moi la vie imaginaire des monstres enfantins.

Reste l'excitation de me dire que la découvrir sera un travail énorme, de l'autre côté de ma frontière cérébrale. Envoutée et lucide, je sens ce temps enfin venu. La proposition de ma collègue — ce providentiel appartement — m'apparaît comme un don céleste. En même temps, je ne suis pas prête. L'événement voudrait me transformer en icône d'héroïne des voyages. Je me cherche un emblème. J'inscris symboliquement ma personne dans un carré puisqu'on dit dans ce pays que c'est le cas pour toute destinée. En tout cas, je veux tenter le coup, aller voir ça de près, en avoir le cœur net, car rien jusque-là dans mes instincts majeurs n'obéit à la géométrie de ce quadrilatère. C'est que, déjà, comme un vêtement, j'endosse avec Pékin un graphisme où se meut ma silhouette dans l'intemporel et l'espace qui se dilatent.

Place mythique

Tous les carrés ont un centre. Là, c'est Tiananmen, la place qui symbolise la Chine dite nouvelle. Elle est entourée de parcs et de nombreux bâtiments dont les plus importants sont le Palais de l'Assemblée du Peuple, le Monument aux héros du Peuple, et le Mausolée du Président Mao. S'y trouvent aussi des musées comme le Palais des Musées et le Musée national d'Histoire de la Chine.

Tiananmen fut d'abord connue sous le nom de Cheng-tianmen c'est-à-dire le lieu où l'on reçoit les ordres du Ciel. Pendant les dynasties Ming et Qing, c'était l'étendue ouverte dépourvue de constructions qui menait à la Cité Impériale et l'endroit où se tenaient les cérémonies importantes qui célébraient les événements résultant de décrets impériaux. Au cours de la cinquième année du règne de Shunzi qui intervint à l'époque de la dynastie des Qing, on changea son nom qui devint Tiananmen, c'est-à-dire la Porte de la Paix Céleste, une appellation qui gagnait en précision et en poésie.

Par la suite, la place Tiananmen devint le lieu de rassemblement des mouvements patriotiques en faveur de la liberté où se déroulèrent les événements majeurs de la vie politique. Je savais que le premier Octobre 1949, le Président Mao Zedong avait proclamé la fondation de la République Populaire de Chine depuis le podium de Tiananmen.

Concrètement, elle s'étend sur quarante hectares et c'est une des plus grandes places du monde aujourd'hui. Elle peut accueillir à une heure donnée environ cinq cent mille personnes à la fois. Pour le passé, l'esplanade appartient à une mythologie dont les détails renvoient à mes lectures. Elle découpe une histoire et un peuple, représente une sorte de brèche entre la Cité Interdite, rappel des mandarins de Mandchourie, et la ville chinoise, commerçante, grouillante de marchands et de coolies. Depuis ce lieu découvert où le peuple a maintes fois acclamé ses dirigeants on aperçoit au-dessus du podium des officiels les hautes et épaisses murailles d'un rouge brique de la Cité Interdite, celles-ci coiffées d'un toit de tuiles jaunes percées en leur milieu par la porte Tian Anmen. De là, se devine en arrière la masse imposante des palais impériaux.

Les grands dignitaires du régime dominaient une foule innombrable entourée par les gros bâtiments d'allure massive édifiés par le régime et qui sont principalement le Palais du Peuple à l'Ouest et le Palais des Musées à l'Est. Au loin se profilaient les contours de la Porte Qianmen, ce qui restait des anciennes murailles de la ville. J'imagine qu'on pouvait être déçu par l'immensité aride et froide de cette surface dénudée mais il y avait des promeneurs, des bicyclettes et à la longue des petits marchands s'y étaient installés. Parfois, à la tombée de la nuit, on dit que la place devenait étrange avec son éclairage de lampadaires. On pouvait y rencontrer des promeneurs qui y circulaient en famille ou par groupes d'amis, des couples recherchant la solitude. Ces passants se donnaient rendez-vous sur le pourtour, parfois au pied des murs de la Cité Interdite ou dans les contre-allées de l'avenue Chang'an.

Sur ces marges régnait une douce pénombre entretenue par des branchages légers dont la caresse venait s'esquisser au-dessus des têtes. Cette atmosphère formait un puissant contraste avec l'animation commerçante du secteur sud de la place bordée par un échelonnement de constructions dans le genre de nos HLM. Cet horizon gris et triste était ponctué le

soir par les fenêtres éclairées de quelques restaurants à spécialités comme le canard laqué ou les nouilles. Dès 1980, on y trouva même des établissements de fast-food. Les guides ne font grâce de rien. Derrière le Monument aux héros du Peuple, le Mémorial dédié à Mao Zedong formait un relief rectangulaire à toit plat sans être devenu un point de ralliement privilégié. Il semblait que Tiananmen fût avant tout vouée aux célébrations historiques alors que le quotidien des habitants de Pékin se réfugiait sur son pourtour.

Ce décor m'est presque familier. Je m'en imprègne, énumérant avec une ivresse un peu fabriquée, ses multiples attraits : la culture traditionnelle, l'ampleur de l'espace, la beauté des bâtiments et la majestueuse avenue Chang An réalisent un tout indissociable qui exerce sur ma rêverie sa puissance envoûtante, sa grandeur.

Verdure reine

Les documents s'envolent le jour où je fais vraiment connaissance avec Pékin. Et ce jour revêt une solennité inaugurale.

Le taxi me pilote au fond d'un tunnel de perfection verte où l'on plonge tête la première dans un océan de repos et de paix. Tout est liquide et tendre, à l'état naissant. C'est un matin qui semble avoir émergé de la nuit des temps, un matin éternel. Le dôme de feuillage des saules pleureurs où je reconnaîtrai bientôt l'arbre fétiche de Pékin me happe dans ses vagues légères, me drape, me traverse, m'absorbe par l'attouchement de ses mille doigts d'émeraude transparente. La ville s'ouvre à moi comme un berceau pour accueillir les cœurs sensibles. Je suis dans ma patrie ignorée. L'enseignement à l'Université des matériaux et des formes qui interviennent dans la création artistique m'a accoutumée à de tels effleurements, à des visions fugitives de ce genre, à un modelé changeant de mirages sous la brise du jour qui se lève.

Dès à présent, je sens qu'ici je n'aurai peur de rien ni de personne parce que mon arrivée a sans doute été prévue quelque part dans un monde occulte. Confiante en des prémonitions rassurantes, je marchais déjà au ralenti de cette douceur avant de me mettre en route. Car il existe des êtres élus, des protections. Pour quelques lieux du monde, le passeport de certains est établi d'avance. Les angoisses quant à l'inconnu

s'y évanouissent au contact d'un sourire qui n'attendait que l'invité, jamais l'intrus.

Au-dessus de la voiture vibre au vent un arc de branches triomphales, si souple qu'elles frissonnent pour célébrer quelque avènement prochain.

L'appartement est au quatorzième étage d'une des résidences réservées au corps diplomatique, aux invités dits de marque reçus à Pékin et aussi aux hôtes accueillis à des fins culturelles. Fais-je partie de cette poignée de petits notables ? L'idée ne mérite pas d'être examinée. La notoriété perd son sens dans les espaces où règne la neutralité souveraine de la nature. À l'abri des ombrages, chacun pourrait voguer ici sur un flot de célébrité ordinaire. Le majestueux équivaldrait à l'indifférence et le détail se fondrait dans une image pure.

Une demi-heure plus tard, machinalement, je lève les yeux. Où suis-je arrivée ? La banalité de la bâtisse m'avertit dans l'instant. Les éventuels commentaires auxquels aurait pu se livrer celle que j'étais avant mon départ sont invalidés d'avance. Mon langage s'est fait la malle je ne sais où. Les mots sont perdus corps et biens. Je ne pense même pas qu'il va falloir que je m'habitue à ne pas leur courir après. Je suis débarrassée d'eux comme on glisse sur de la glace. Me voilà entraînée d'emblée. Par quoi ? Eh bien, justement, je ne sais pas. Rien ne rutil, rien n'éblouit. Le bâtiment au pied duquel je me tiens est un gros pavé de béton gris avec, de distance en distance, des cannelures en gros relief. Géométrie encore. Je fais le tour. Sur l'arrière de ce bloc anonyme, standard, contingent, une série de balcons de bois tous pareils jalonnent le mur sur toute sa longueur.

Cette façade rébarbative me retient. J'ai toujours été à la fois amoureuse de la bienveillance et de la résistance. Faute d'intérêt vers les bas-fonds, je lève le nez. Des arbres touffus dont je ne connais pas le nom montent droit par-dessus ma tête et forment un bosquet suspendu entre ciel et terre. Il n'a pas son répondant sur un sol desséché, parcheminé où rien

ne pousse et où, apparemment, rien ne tombe. Je m'étonne. Depuis que je suis arrivée, je ne vois que du végétal. Pékin est comme recouverte d'une immense gerbe de feuilles. Sans doute est-elle aussi à l'abri d'une floraison qui finirait par tout brouiller, tout souiller. La ville reçoit l'offrande impérissable d'une flore qui ignore la pourriture, ne dégénère jamais. Et pourtant ces frondaisons sont bien naturelles.

Je m'interroge. De quoi sont-elles faites ? Leur unique coloris, patiemment et sans défaillance, badigeonne l'horizon. Du haut en bas, du vert. Je vois tout uni vert, univers couvert de vert comme son nom l'indique. À se demander s'il est habité. Y a-t-il place ici pour ces déracinés que sont les hommes ? Je pense à eux, les Chinois et aussi à nous, réalités misérables, périssables qui ont dans ce pays la réputation de fourmiller en nombre démesuré.

Sous ces arbres qui créent le désert insolite d'une tension paradisiaque, ce qu'on appelle démographie a l'air d'être une sinistre blague. Quel diable parlerait ici de nature humaine ? Quelle nature autre que verdure se dissimulerait sous les fines figures d'une beauté d'en haut ? Quelle friche d'humanité se déploie ici ou au contraire quel prodigieux savoir-faire de croissance, capable de cultiver des individus dans une pureté plusieurs fois millénaire pratique t-on ici, pour produire ces générations, chaque fois neuves et actives ? Le temps ne saurait émousser ce qui pousse sous les rayons d'une lumière sans repentirs.